

ADDRESSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS... PUBLISHED BY... 323 rue de Commerce...

TEMPERATURE. Du 26 janvier 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 415 rue Canal, N.-O., Lne.

Carnet Mondain. BALS A L'OPERA ET A L'ATHE-NEUM. JANVIER. 29-Olympiens. FEBRIER. 2-Falstaffiens. 5-Mithras. 8-Obéron. 12-Prométhéens. 13-Atlantéens. 15-Chevaliers de Momus. 19-Equipe de Protée. 20-Rex. 20-Equipe de Comus.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. En riant... La Concierge. D'une pierre deux coups. Aphorismes du temps présent. Bismarck chez les Peaux Rouges. Le Cœur dévoré, nouvelle. Vieille Eglise, poésie. Cuisine. Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Domages causés par le tremblement de terre. Athènes, Grèce, 26 janvier. Le tremblement de terre qui a eu lieu hier dans les îles Ionniennes a causé la mort de huit personnes et la destruction de plusieurs villages.

LA Question Persane.

Les affaires persanes continuent à suivre un cours inquiétant pour l'avenir de ce pays et elles mettent les rapports anglo-russes à des épreuves successives que le gouvernement de Téhéran s'applique à renouveler. Le remplacement de M. Schuster, qui a quitté Téhéran, a fourni une nouvelle occasion au ministère persan de renouveler la tactique connue d'exploiter les deux puissances l'une contre l'autre et de provoquer entre elles des causes de mésintelligence.

Le gouvernement central a encore accentué l'inquiétude anglaise en nommant le sipahdar gouverneur de Tabriz et de l'Azérbéïdjan et en paraisant ainsi faire peser trop exclusivement la balance du côté russe. Le gouvernement de l'Inde, d'après certaines informations, songerait à répondre à ces actes du pouvoir central de Téhéran en établissant plus solidement dans sa zone du sud pour contre-balancer l'installation méthodique des Russes dans le nord.

La Musique à Londres.

Londres a depuis quelques semaines un nouvel Opéra qui fait ou fera concurrence à Covent Garden. Malgré ses millions d'habitants, Londres n'a jamais pu fournir un public assez nombreux pour remplir et faire prospérer deux scènes lyriques. L'expérience n'a jamais réussi; il a fallu un américain pour la renouveler. Cet impresario, M. Hammerstein, a commencé par construire un nouveau théâtre, coûté 4 millions, puis il a fait broder des décors et confectionner des costumes pour une vingtaine d'opéras, coûté inconnu, et il a ouvert son théâtre par une œuvre française: "Quo Vadis?" de M. Jean Nougues, montée avec luxe et interprétée par MM. Maurice Renaud et Faber et Mmees Catalan, Olchowski, Vallandri. Après cela vint venir "Lucie", "Guillaume Tell", "Kigoletto", "Norma", "les Contes d'Hoffmann", opéras dans lequel M. Renaud et Mme Cavalieri ont récemment fait leurs adieux au public londonien avant de partir, l'un pour l'Amérique, l'autre pour la Russie. Et M. Hammerstein qui ne veut pas reconnaître...

jeu qu'on... au système des étoiles, a découvert une très bonne "prima donna", Mlle Félicie Lyne, qui est toute jeune, mais déjà excellente artiste et un bon ténor, M. Orville Harrold, américain comme Mlle Lyne. Ce qui est intéressant à noter, c'est la très grande place que fait M. Hammerstein aux œuvres et aux artistes français, non pas négligés dans ces dernières années par les scènes lyriques de Londres.

LA DEMISSION DE M. Robert Bacon.

An sujet de la démission de M. Robert Bacon comme ambassadeur des Etats-Unis à Paris, que nous avons annoncée à l'époque, nous lisons dans le Gaulois, à la date du 13 de ce mois: Une nouvelle, assez vague encore, répandue avant-hier soir comme une traînée de poudre dans Paris, y causait une certaine impression: M. Robert Bacon, ambassadeur des Etats-Unis, donnait sa démission. Il y eut beaucoup d'incredulités, aussi bien dans les milieux politiques et diplomatiques que dans la société parisienne, d'autant plus que cette démission était absolument imprévue, que l'ambassadeur lui-même n'en avait soufflé mot à ses intimes, que tous les membres de l'ambassade n'en avaient rien su et à peine quarante-huit heures. On s'informa, néanmoins, et la nouvelle s'accrédita de plus en plus. M. Bacon lui-même la confirma assez tard dans la soirée: une courte dépêche de New York annonçait, en effet, que l'ambassadeur venait d'être élu membre du conseil d'administration de l'université de Harvard, et comme ce poste éminent honorerait exorbitant tout ambassadeur ou administrateur, M. Bacon optait, sans aucune hésitation, pour Harvard et quittait Paris.

Dès la première heure, l'ambassade des Etats-Unis, rue François-Ier, et les bureaux de la chancellerie, avenue Kéber, ont été pris d'assaut. C'étaient des diplomates, des journalistes, des amis personnels de l'ambassadeur qui venaient aux renseignements. M. Robert Bacon se trouvait dans son bureau de l'avenue Kléber, où il a l'habitude de travailler jusqu'à midi. C'est là qu'il m'a fait l'honneur de me recevoir et de m'entretenir pendant quarante minutes avec moi. Anselmi est entré, je dis à l'ambassadeur, sans préambule: —Vous êtes un grand peuple. Le poste d'ambassadeur à Paris est le bâton de maréchal pour tous les diplomates. Beaucoup de vos compatriotes, des millionnaires, des milliardaires le brigaderaient et l'accepteraient avec reconnaissance, et vous le quittez, vous quittez en même temps la carrière diplomatique pour aller consacrer votre activité, vos talents, tous vos efforts au progrès et à la prospérité de votre grande université. C'est là un bel exemple d'abnégation et de civisme que nous donne un citoyen de la libre Amérique. —Je suis très content que vous le compreniez en France, oh! ce la me fait grand plaisir, et je suis fier pour mon pays. Je quitte en effet Paris avec regret; j'aime beaucoup la France j'aime beaucoup Paris, mais mon devoir m'appelle là-bas. Servir l'université de Harvard est un de-

voir pour tout citoyen américain; c'est un devoir, je dirai patriotique et sacré. Cette université est notre gloire nationale; elle date du dix-septième siècle et elle a rendu depuis et elle rend tous les jours et rendra dans l'avenir d'immenses services à notre pays. Et puis, moi personnellement, je suis attaché à cette université par des liens de famille, si j'ose m'exprimer ainsi. De père en fils nous avons tous fait nos études à Harvard et nous avons même pris une certaine part à son administration. Ce n'est pas tout: Harvard est situé à Boston, qui est mon pays natal et où j'ai résidé pendant plusieurs années.

—Voulez-vous, monsieur l'ambassadeur, me donner quelques détails sur les nouvelles fonctions que vous aurez à remplir à Harvard? —Volontiers et je vous serais même obligé de rectifier quelques erreurs contenues dans les dépêches annonçant mon élection et reproduites peut-être dans les journaux. L'université de Harvard est dirigée par un conseil supérieur, le Sénat universitaire, si vous voulez, composé de cinq membres appelés "fellows", et d'un président. Mais le président n'agit jamais seul et ne décide rien sans les cinq "fellows", qui sont nommés à vie. Mes collègues m'ont donc fait le grand honneur de m'élire un des leurs: je suis un "fellow" à vie. A côté de ce conseil universitaire il y en a un autre, composé de trente membres, appelés "overseers"; mais c'est un conseil d'inspection, de surveillance dont le rôle et les fonctions n'ont aucun rapport avec les fonctions et le pouvoir des "fellows".

Il résulte de ces explications données par l'éminent et sympathique diplomate américain que le poste de "fellow" est un des plus enviables aux Etats-Unis par la part des Américains. Etre "fellow" à l'université de Harvard est extrêmement honorable et important qu'être ministre ou ambassadeur. On sait, du reste, que l'organisation—toute spéciale—du corps diplomatique américain n'assure nullement l'avenir aux chefs de mission. Pour M. Bacon, qui sans compter parmi les milliardaires américains, joint d'une très belle situation, ces considérations n'ont été d'aucun poids sur sa décision. Mais on lui assurerait le poste d'ambassadeur à Paris pour une série d'années qu'il hésiterait, peut-être à accepter le poste de "fellow" à l'université de Harvard. Je dis: peut-être, car je puis me tromper dans mes impressions, et ces impressions j'ai eu pour moi les tirer de la façon si enthousiaste dont il me parlait de la France et de Paris.

J'ai demandé ensuite à M. Bacon s'il compte quitter incessamment Paris. —Nullement, me répondit-il. Il faut d'abord que M. Taft nomme mon successeur en France. Cette nomination peut tarder des semaines et des mois. Il faut ensuite que le président de notre conseil de Harvard m'invite à aller prendre possession de mon nouveau poste. Cela aussi peut tarder. En tout cas, je ne partirai pas tout de suite: peut-être dans un mois ou dans deux; peut-être dans trois ou quatre. —Comptez vous alors passer toute la saison d'hiver à Paris? —Je l'espère et je le désire. —Et tout cela, je ne quitterai pas Paris sans esprit de retour. Je profiterai chaque fois de nos vacances pour venir voir Paris et les nombreux amis que nous y possédons. —C'est sur ces mots que j'ai pris congé de l'ambassadeur.

ajoutons que la nouvelle de l'élection de M. Bacon comme "fellow" de l'université de Harvard a causé une véritable surprise à Washington, et l'on y espérait que l'ambassadeur n'accepterait pas cette élection. C'est que M. Bacon est "persona gratesima" à Paris; il a contribué à resserrer encore davantage les liens d'amitié et d'entente cordiale qui unissent si heureusement les deux pays l'un à l'autre, la France et les Etats-Unis. Il est considéré généralement comme "the right man in the right place" et non seulement personne ne s'attendait au départ précipité de M. Bacon, mais à Washington tout le monde pensait—et on l'espérait aussi à Paris—que M. Bacon resterait en France jusqu'au terme de la présidence de M. Taft et que le successeur du Président actuel, quel qu'il pourrait être, le maintiendrait à l'ambassade de Paris. M. et Mme Bacon sont très répandus, aimés et estimés dans la société parisienne, et leur départ laissera des regrets unanimes. M. Robert Bacon est ambassadeur à Paris depuis le 31 décembre 1909. Il a succédé à M. Henry White.

Le roi et la téléphoniste.

Voici une gentille histoire qui a comblé un air de cont-bien. Récemment, le Roi d'Italie visitait ses écuries, lorsque, se rappelant qu'il avait oublié de donner un ordre à l'un de ses secrétaires, il appela un groom, le jeune Giuseppe, et se fit conduire par lui à la cabine téléphonique. Cette cabine avait, quelques minutes auparavant, servi à Giuseppe pour faire sa cour à une jeune employée du Central, la signorina Maria Carrubetto... et le fil téléphonique qui reliant les deux jeunes gens avait porté le Roi à l'autre de tendres bruits de baisers.

Le Roi, enfermé dans la cabine sonnait. —Les écuries royales, dit Maria, en jetant les yeux sur son multiple; ce sont probablement de nouveaux bruits de Giuseppe. —J'écoute... —Eh bien, n'est-ce pas, et, pensant que le jeune homme déguisait sa voix, il émit de rire et s'écria: —Eh bien, ne me donnez-vous point un baiser? Elle écouta quelques secondes se passant, puis elle entendit le joli bruit suivi de ces mots: —Avec les compliments de votre roi Victor Emmanuel. Inutile de dire que Maria défaillit, et qu'il fallut qu'une de ses compagnes se chargeât de mettre en communication les écuries royales et le Quirinal. —Giuseppe, dit le Roi, en sortant de la cabine, l'employé du Central a une bien douce voix. —Il est vrai, sire, répondit le groom en rougissant. —Vous avez souvent le plaisir de l'entendre? —Chaque jour, sire. —Et m'a-t-elle donné un baiser? —Oh! pardon, pardon, sire! Le groom se jeta aux pieds du monarque. —Giuseppe, connaissez-vous cette jeune fille? L'avez-vous vue souvent? —Oui, sire, très souvent. —Vous aimez-vous? —Beaucoup, sire! —Alors, il faudra vous marier. Je vous donne ma permission, et vous prenez sous ma protection l'un et l'autre. Et le Roi s'en fut. Le petit roman se termina le mieux du monde: par le mariage de Maria et de Giuseppe.

Les mémoires de Madame Steinheil.

On avait annoncé déjà la publication des Mémoires de Mme Steinheil; mais il paraît que cette fois la mémorable veuve a réussi à s'entendre avec un éditeur anglais et que les mémoires vont paraître. Mme Steinheil, commençant d'ores et déjà sa publicité, adresse à l'Evening News" une lettre dont voici quelques passages: "Il est faux, comme l'a écrit votre journal, qu'au moment de l'achèvement de l'ouvrage, Mme Steinheil, la vérité est que M. Delessand n'est jamais entré chez moi et, pour des raisons que je n'ai pas besoin d'expliquer ici, je l'ai toujours évité soigneusement, à l'Elysée, lorsqu'il s'y trouvait en même temps que moi.

"J'ai beaucoup admiré et j'admire encore M. Delessand, son habileté comme homme d'Etat et comme diplomate, et dans mon livre j'ajoute un large tribut à cette habileté. Mon livre, toutefois, contient un long chapitre sur l'histoire de l'Europe, pendant cinq ou six ans, pendant lesquels j'ai eu des conversations avec le président Faure à l'Elysée et ailleurs, au moment de cette affaire, et par le président j'ai connu tout ce que M. Delessand a fait et fait pendant les semaines critiques de 1898.

Les Mémoires de Mme Steinheil ne sont évidemment qu'une affaire, une assez naïve affaire. "Aurais-je voulu gagner beaucoup d'argent sans vous donner la peine d'écrire vos Mémoires? —Voulez-vous gagner beaucoup d'argent? Je vais vous en donner le moyen. —Il suffit... d'avoir une idée ingénieuse, comme, par exemple, une autre veuve, Mme Hortense Champuit.

Mme Hortense Champuit était femme d'un représentant de commerce, au Japon. Il mourut; elle se trouva seule, sans ressources, et ouvrit à Tokio, un magasin d'articles de touristes. Elle vendait les japonaiseries ordinaires: petits bronzes, petits ivoires, vases de porcelaine, et du bambou. A force de manier du bambou, il vint un jour à la jeune Française une idée de génie. Vous avez peut-être remarqué que les balais ordinaires, qu'ils soient de paille ou de crin, sont emmanchés de bois tourné. Mme Champuit remarqua que pour manche à balai, le bambou présenterait toutes sortes d'avantages; il est moins cher que le bois tourné, car il croît en abondance au Japon et ne nécessite aucun façonnage; il est moins

Théâtre de l'Opéra.

Ce soir, pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, Don Quichotte. Demain, en matinée, Lucie de Lammermoor; le soir, Les Fédérés. Imposible de trouver un programme de vaudeville plus amusant et plus divertissant que celui de l'Opéra. Les numéros qui le composent peuvent être classés au tout premier rang et sont exécutés à merveille. Ce programme tiendra l'affiche jusqu'à dimanche soir inclusivement.

ORPHEUM.

Impossible de trouver un programme de vaudeville plus amusant et plus divertissant que celui de l'Opéra. Les numéros qui le composent peuvent être classés au tout premier rang et sont exécutés à merveille. Ce programme tiendra l'affiche jusqu'à dimanche soir inclusivement.

TULANE.

Les deux dernières représentations de "Nobody's Widow" seront données aujourd'hui au Tulane. A partir de dimanche soir "The Runaway" comédie dramatique dont le premier rôle sera tenu par l'actrice Billie Burke.

CRESCENT.

"Buster Brown" disparaîtra de l'affiche après les deux représentations d'aujourd'hui et sera remplacé à partir de dimanche par le drame "Tess of the Storm Country".

Feuilleton. L'ABEILLE DE LA N. O. GRAND ROMAN INEDIT PAR JACQUES BRIENNE. QUATRIÈME PARTIE. L'AMOUR DESARME LA HAINE.

alent le ténor, qui répliqua: —Assurément, il faut vous mettre au travail sans retard, madame. Sidonie, prévoyant toutes les facilités qu'elle trouverait dans cette voie nouvelle ne tarda pas à suivre le conseil. Il y eut d'abord une audition. Le maestro parut émerveillé. —Mais, c'est... superbe, superbe, répétait-il avec son accent italien chantant. Vous avez le don, madame, c'est un devoir, un véritable devoir de le cultiver. Pour les premiers exercices, on cherche un professeur à madame Dormeuil. Le maestro Campana était trop absorbé par ses engagements pour en assumer la charge monotone. En outre, le rusé Italien ne voulait pas braver l'aventure. Il sentait Sidonie à sa merci et était résolu à tirer le meilleur parti possible de la passion qu'il avait inspirée. Il en était encore aux velléités affolées, quand le moment vint pour lui de partir à Dinard en exécution de traité qu'il avait signé. Déjà Sidonie ne pouvait envisager sans désespoir l'éloignement du beau Luigi, et son séjour sur une plage, rendez-vous des beautés du monde entier. —Que faire? Le suivre. Et elle avait emmené sa belle-fille en Bretagne.

Marguerite comprenait tout cela vaguement et n'y attachait d'ailleurs aucune importance. Dinard lui plaisait. C'était un séjour nouveau. Elle savait et trouver une société des plus sélectes, et rencontrer des amis de son milieu parisien, de ces étrangères élégantes et accomplies qu'elle fréquentait dans les salons du quartier de l'Etoile et retrouvait presque chaque jour au cercle de tennis, dans l'île de la Grande-Jatte, à Puteaux. Beaucoup d'adorateurs seraient là aussi. D'où vient que la belle fille, en y pensant, faisait la moue? Qu'un sortire moquer courait sur ses lèvres? C'est que, parmi tous ces flirts, il n'y en avait aucun de vraiment sérieux, aucun d'assez riche pour lui assurer la grande vie, large, brillante et dorée qu'elle voulait. La fille de Valentine allait avoir vingt ans. Elle était aussi jolie que sa mère, grande, mince, bien prise dans sa taille naturellement élégante, pleine de charme et de séduction comme son père. Au moral, son caractère offrait aussi un mélange des qualités de sa mère et des défauts de Dormeuil. Le fond de la nature était bon. Si elle avait été bien élevée, les qualités, certainement, auraient pris le dessus, mais au contact

de Sidonie, elle était devenue une jeune fille ultra moderne, très libre d'allures, sans idéal et sans préjugés. Ses défauts étaient développés comme ces plantes parasites qui croissent plus vite que le bon grain et qui finiraient par l'étouffer si la main de l'homme n'intervenait. Une main d'homme intervendrait-elle pour éliminer les défauts de la jeune fille, pour lui offrir de cet amour du luxe, de la paresse et du plaisir à outrance auquel elle était disposée à tout sacrifier? Certes, le bonheur existait et elle le savait. C'était un jeune homme qui avait grandi près d'elle, qui l'aimait passionnément. C'était Charles, le fils de Théodore et de Sidonie, doué et instruit comme son père, mais plus timide et plus affiné. Charles, un peu plus âgé que Pierre, achevait son service militaire et allait sortir de la caserne. Marguerite Dormeuil avait pour lui de l'affection. Elle ne pouvait oublier qu'il avait été le fidèle camarade de son enfance, et il lui en coûtait de faire de la peine à ce brave garçon. Mais quoi? Charles n'avait ni fortune ni position. Ah! si Maurice Dormeuil et Sidonie n'avaient pas dilapidé l'héritage Verdoré, c'eût été au moins un jeune homme riche.

Il n'y a pas de temps à perdre, se disait-elle, il est temps, il est grand temps que je trouve un mari. Elle tourna la tête vers l'intérieur de la chambre où sa camériste circulait sans bruit, disposant sur la coiffeuse les riches bibelots du nécessaire de toilette, complétant l'aménagement sommaire, mais fort agréable de l'hôtel, de ces mille riens, délicieux, qui suivent partout la femme élégante et forment à sa personne un cadre de luxe raffiné. Elle commanda: —Virginie, allez donc voir si madame Dormeuil est prête. La courtisane riposta: —Madame sera prête dans quelques minutes... Clémence achève de la coiffer. En attendant, mademoiselle peut passer au salon; je vais servir le thé. —Très bien, mais auparavant allez me chercher le journal du casino et la liste des étrangers. —A l'instant, mademoiselle. La femme de chambre sortit vivement pour exécuter l'ordre qu'elle venait de recevoir, tandis que Marguerite s'installait dans le salon particulier de l'appartement occupé par sa belle-mère. Pour tout le temps, elle se mit à étudier minutieusement le guide illustré de la région. Bientôt, un frisson joyeux se fit entendre.

Elle et pensait encore ce matin, n'aurait pas la situation de la fabrique. Chaque fois qu'elle pensait à tout cela, un nuage passait sur son front. Le spectre de la ruine qui était installé dans la maison Verdoré se dressait devant elle. Les folles dépenses de sa belle-mère, son gaspillage innommable, taient encore accrus depuis quelques mois. Son père n'était pas homme à enrayer non plus... Ils traînaient du même train d'enfer jusqu'à l'abîme, et tous les efforts de ce bon Charles pour enrayer les freins seraient bien inutiles. Alors? Elle était bien obligée de sacrifier Charles! Seul un mariage riche pourrait lui éviter la vie de gêne et de pauvreté dont la pensée même la remplissait de crainte. Mais ce mariage riche, elle devait se hâter de le trouver. Si elle ne le rencontrait pas avant que la ruine fût complète, après, elle ne la trouverait plus. Et c'est pourquoi elle avait suivi sa belle-mère à Dinard avec plaisir. —Sur cette plage élégante, se disait-elle, où les grands noms de la noblesse voisinent avec ceux de la haute banque ou des riches étrangers sont comme chez eux, qui sait si je ne dénicherai pas l'oiseau rare? Elle y pensait encore ce matin,

La porte communiquant avec la chambre à coucher de madame Dormeuil s'ouvrit, en même temps qu'une voix caressante disait: —Eh bien! Marguerite, déjà au travail? —Vous voyez? —Inutile de te demander si tu l'es reposée? Je vois que tu es fraîche à ravir!... Ce n'est pas comme moi; je suis à faire peur, ce matin. La jeune fille protesta: —Vous voulez des compliments, sans doute? —Et elle se leva pour embrasser Sidonie et, après un examen rapide et optimiste, elle déclara: —Je vous trouve une mine superbe. C'était vrai. Malgré une légère cernée des yeux, qui en accentuait la profondeur et l'éclat, Sidonie était éblouissante. Sa beauté semblait à l'appogée. Elle avait encore devant elle une longue carrière de triomphes, et dans un déshabillé de dentelles, son air d'ombre orgueilleuse, non ou elle semblait à peine avoir atteint trente ans. Elle s'assit tandis qu'on apportait le déjeuner sur des plateaux d'argent. Le service était fait gravement, avec tout l'attirail compliqué du service anglais. Les deux voyageuses, tout en grignotant toast et sandwichs,